La Méduse

Regards croisés au travers du temps

Essai

Thèse de Bachelor
2021

Béatrice Benvenuti

Thèse de Bachelor
Béatrice Benvenuti

Mentorat
Miriam Koban

Communication visuelle
Haute école des arts de Berne, 2021

Table des matières

9 Au commencement

introduction
motivation

18 Raconter un mythe

22 Entretien avec la Méduse

première partie :
« Méduse monstrueuse »

deuxième partie :
« Méduse à tête coupée »

troisième partie :
« Méduse, beauté mélancolique »

quatrième partie :
« Méduse dans la mode »

62 La Méduse ne meurt pas

voilà...
derniers mots avant la fin

67 Annexes

remerciements
bibliographie
sources des images

La Méduse

Regards croisés au travers du temps

Au commencement

Au commencement était mon désir de parler des femmes. Parler des femmes, *les raconter*. Ce désir, je ne savais l'exprimer par d'autres mots que ceux-ci : *Je veux raconter des histoires de femmes*.
Des histoires de femmes, et non pas *l'histoire de la Femme*. Difficile d'expliquer la nuance, le sentiment était là mais les mots justes me manquaient. Une question me trottait dans la tête : *comment expliquer l'importance de raconter des histoires de femmes?*
Au commencement, il y avait aussi mon intérêt marqué pour un objet : le vase grec antique. Sa pluralité me fascinait : support et objet d'histoire (de par les dessins qui y sont peints), objet utilitaire de la vie de tous les jours tout comme lors de rituels (vase, pot, carafe) et objet décoratif. Il est ces trois choses en même temps. J'en observais les illustrations : héros, monstres, batailles, muses etc.. *Je veux raconter des histoires de femmes sur cet objet*.
Sentiment, à nouveau. Injustifiable. Bien sûr, j'aurais pu essayer d'expliquer combien de fois j'avais personnellement fait partie de la décoration, combien de fois j'avais incarné malgré moi *le pot de fleur*, *le vase* et que cela me rattachait indéniablement à cet objet. Mais à nouveau, les mots justes me manquaient. Je pensais : *le vase et moi, nous ne sommes pas si différents*.
Au commencement il y avait aussi un sujet, celui de la

représentation des femmes. Et une question : *à travers les yeux de qui est-ce que je les vois?* Et voilà, ça m'avait frappé. Partout, je vois les femmes majoritairement comme des hommes l'ont inventée, comme ils l'ont racontée. Ce phénomène portait un nom et c'était celui-ci : *le regard masculin* ou *male gaze*[1], en Anglais. En me renseignant un peu, j'appris que ce regard masculin était étroitement lié à d'autres notions comme l'hétéronomie, la perte de la perception de soi, la discrimination, la sexualisation, l'objectivation, la symbolisation, la fascination, la muse, etc.[2] Je voulais étudier cela. Je voulais regarder de près comment les hommes l'ont imaginée, cette femme, parfaite, épouse, mère, princesse, déesse, méchante, démone, sorcière. Parce que dans chacune de ces représentations, je vois une prison dans laquelle la femme était/est/sera placée, obligée de se confomer à l'image que la société patriacle[3] se fait d'elle. Mais voilà, c'est trop, on me dit. Trop vaste. Alors on me conseille : *choisis-en une*. Choisir une figure féminine, une seule et étudier sa représentation, son évolution à travers le temps, concentrer mes efforts.

D'accord, mais laquelle choisir?

"Au commencement, il y avait aussi mon intérêt marqué pour un objet : le vase grec antique". L'occasion était là. Je la

1 Cf. Iris Brey, *Le regard féminin : une révolution à l'écran*, Paris: Éditions de l'Olivier, 2020. Print. P. 27-36

2 Cf. Iris Brey, *Le regard féminin : une révolution à l'écran*, Paris: Éditions de l'Olivier, 2020. Print P. 27 : « Et pourtant la manière dont on regarde ces femmes et le plaisir qu'on prend à les regarder recourent aux même ressorts que ceux de la pornographie. Les personnages féminins sont vus comme des objets. »

3 Cf. Pierre Bonte et Michel Izard, (dir.) *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Presses universitaires de France, 1991. P. 455. « une forme d'organisation sociale et juridique fondée sur la détention de l'autorité par les hommes". Cf. I. Jablonka, *Des hommes justes. Du patriarcat aux nouvelles masculinités*, Ed. Seuil, 2019. P. 98. "système où le masculin incarne à la fois le supérieur et l'universel. »

saisis. Mais je ne pensais pas aux vases, non, je pensais aux histoires racontées sur ces vases : la mythologie. Qui sont les premiers modèles de fiction féminins imaginés par les hommes?[1] Aphrodite, Athéna, Artémis, Hélène, Pandore, Briséis, le Sphinx, la Méduse et les sirènes, dans ce lot de personnages féminins, laquelle choisir?

La figure féminine que je choisirai devrait avoir assez de représentations en sa faveur pour que je puisse étudier son évolution à travers le temps. Il faudrait donc qu'elle soit assez connue, mais pas trop non plus car je désire aussi apporter mon propre point de vue sur le sujet. La première figure féminine à laquelle je pensai fut Aphrodite. Déesse de l'amour et de la beauté, cette figure ultime de beauté féminine "jaillie de l'écume de la mer"[2] m'interpellait. Soit. Cette figure remplissait la première condition d'avoir assez de représentations en sa faveur. Elle avait fasciné tant d'artistes à travers le temps. Mais voilà, peut-être trop d'artistes, trop de représentations, trop de textes. Trop étudiée déjà, et pas assez subversive.

Je la laissai donc de côté, la belle, pour me retourner du côté des mauvaises.

Je trouvai une deuxième figure intéressante dans le personnage de la sirène.[3] Elle existait dans la mythologie grecque sous la forme d'un hybride moitié femme - moitié oiseau et sous celle d'une moitié femme - moitié poisson dans la mythologie nordique. À travers le temps, une fascination continue avait existé pour cette créature carnivore enchanteresse qui évoluait du statut d'hideuse man-

1 Cf. Je me réfère ici aux poètes et écrivains de la Grèce Antique : Homère, Hésiode etc.

2 Margaret C. Howatson et Jeannie Carlier, *Dictionnaire de l'Antiquité : mythologie, littérature, civilisation*, Paris: R. Laffont, 2007. Print. P. 64

3 Cf. Margaret C. Howatson et Jeannie Carlier, *Dictionnaire de l'Antiquité : mythologie, littérature, civilisation*, Paris: R. Laffont, 2007. Print. P. 925-926

geuse d'hommes en passant par celui de beauté séductrice, jusqu'à la naïve *petite sirène*.[1]
Je crois que c'est elle, je m'apprête à la contacter mais finalement, je me retiens, je repose mon téléphone. Un sentiment. Depuis le fond d'une grotte par delà le désert de Lybie me parvient une onde, un sifflement, il me semble que quelqu'un m'appelle.
La gorgone Méduse fut la troisième figure qui attira mon attention. En lisant son curriculum vitae, j'appris qu'elle n'était pas née sous les traits d'une femme mais sous ceux d'un monstre. Chevelure de vipères et regard qui pétrifie, la case de la femme méchante et perfide avait été façonnée pour elle. J'appris qu'elle cachait depuis bien longtemps, sa beauté ou sa laideur (suivant les versions), au fond d'une grotte. Sur le papier, on lui attribuait tous les défauts. Trop horrible, trop magnifique, méchante ou maudite, ensorceleuse, sorcière elle n'avait que de mauvaises recommandations.[2] Mais on avait réussi à la faire évoluer, par quelque mystique procédé, du statut de monstre à celui de femme fatale. Cette mauvaise, c'était bien elle qui m'avait lancé un appel et je lui répondis par cette lettre.

Gorgone Méduse,
Je m'intéresse à toi. Personnage de légendes aux multiples facettes, tu me fascines. J'ai entendu des histoires qui parlaient de toi, je t'ai vue représentée, par-ci, par-là, mais toi, tu es fuyante. Que sait-on réellement de toi ? Rien. Un jour on te coupa la tête, pourquoi? Tu étais pourtant reclue aux confins du monde pour y cacher ta laideur. Malgré tout vint un héros rayonnant, un certain Persée à ce qu'on dit, dans ton sommeil te trancher la tête. Et qu'avais-tu fait, toi, malheureuse? Née monstrueuse selon certains, beauté maudite selon d'autres, partout la haine plane au-dessus de toi. On te montre du doigt, vilaine. Dangereuse, affreuse, effrayante, tu devais être la cause de leurs tourments, comment aurait-il pu en être autrement? Mais t'as-t-on entendue, toi, ne prononcer qu'un mot, lancer quelque sortilège? Non. Et pourtant on crie: sorcière ! Femme méchante ! Ton regard tue autant qu'il enflamme les cœurs. Cela, on ne pourra pas te le pardonner. D'être femme et d'inspirer la peur, la voilà ta faute et pour cela, tu seras décapitée. Pour l'exemple et la postérité. Morte. Mais ta puissance et ton emprise continuent de fasciner. On te peint, on te dessine, on te sculpte et on t'écrit. Morte, tu continues à vivre. Ou plutôt à mourir, car de toi on ne représente que ta tête, éternellement coupée, figeant de ton regard quiconque oserait te regarder.
Gorgone Méduse, je m'intéresse à toi. Toi qui étais soit trop belle, soit trop laide pour exister. Tant de versions de mythes, pourtant dans aucun tu ne parviens à garder ta tête et ta mort est toujours célébrée. Car tu es éternellement maléfique, en toi ils ont rassemblé toutes leurs peurs cachées, tous les défauts et toutes les qualités, ils te les ont attribués. Il en résulte que ton personnage est un enchevêtrement de dualités, une impossibilité en somme. Impossible. Oui, impossible de te regarder donc impossible de te décrire. Impossible de te contenir dans une image, impossible de t'enfermer dans une représentation, dans une case. Méduse, ne serais-tu pas cette femme cauchemardesque, celle qu'aucun homme ne parvient à posséder : la femme libre ? Et pour cela, ils te tuent.
Gorgone Méduse, je m'intéresse à toi. Du statut de monstre à la femme fatale, comment en es-tu arrivée là ? J'aimerais comprendre. Et si je venais à ta rencontre ? Sans subterfuges ni objets magiques, juste moi. Et si je faisais le voyage, comme

1 Cf. Jacqueline Leclercq-Marx, *Du démon ambivalent à l'héroïne compatissante : la sirène entre monde antique et médiéval*, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques. 2019. Web
2 Cf. Sylvain Détoc, *La Gorgone Méduse*, Monaco: Rocher, 2006. Print. P. 14-15

Persée autrefois, sauf que je n'irais ni chez les Muses ni chez les Grées. Je traverserais le continent, la mer, le désert, ferais ce voyage jusqu'à la grotte où tu te caches et là, tu pourrais me raconter ton histoire. Ce que je te propose là, c'est de te la réapproprier ton histoire, en la racontant toi-même. Un entretient. Et moi, je t'écouterai, c'est tout.

Respectueusement,

Béatrice Benvenuti

Quelque temps plus tard, la Méduse m'avait répondu : *Je t'attends*. Elle m'accordait un entretien. Je préparai donc mes bagages et partis pour ce voyage. Je traversai le continent, la mer et le désert aussi. Ce ne fut pas de tout repos, et je me perdis souvent, mais je finis par arriver à bon port, devant l'entrée de la grotte.
"Au commencement était mon désir de parler des femmes. Parler des femmes, les raconter ". Une autre occasion se présenta à ce moment-là et je la saisis. Plus tôt, je n'avais pas pu trouver les mots justes pour expliquer l'importance de raconter *des histoires de femmes*. Alors, je les empruntai à quelqu'un d'autre, Hélène Cixous, qui dans son manifeste "Le rire de la Méduse : et autres ironies" l'avait si justement dit : "Il faut qu'elle [la femme] s'écrive parce que c'est l'invention d'une écriture neuve, insurgée qui, dans le moment venu de sa libération, lui permettra d'effectuer les ruptures et les transformations indispensables dans son histoire, [...] en s'écrivant, la femme fera retour à ce corps qu'on lui a plus que confisqué, dont on a fait l'inquiétant étranger dans la place, le malade ou le mort, et qui si souvent est le mauvais compagnon, cause et lieu des inhibitions. À censurer le corps, on censure du même coup le souffle, la parole. Écris-toi : il faut que ton corps se fasse entendre. Alors jailliront les immenses ressources de l'inconscient. Notre naphte, il va répandre, sans dollars or ou noir, sur le monde, des valeurs non cotées qui changeront les règles du vieux jeu." [1]

Ce que je désirais, c'était lui laisser la parole, à la Méduse. La mettre au premier plan, lui donner une voix, la sortir de l'ombre. Lui donner l'opportunité de raconter, avec ses propres mots, l'histoire de ses représentations, celles-là n'ayant jamais été proprement siennes. Son corps et son histoire ayant été inventés par d'autres, ayant toujours appartenu à d'autres. Les raconter à la première personne du singulier, *je*. Pour les revendiquer. Pour se les réapproprier. Pour plus tard. Pour que, dans un futur, elle puisse se raconter elle-même.

À l'aube, j'entrai dans la grotte. La Méduse était là, bien que je ne la visse pas. Je lui posai des questions et elle me raconta son histoire. Elle me raconta son personnage en utilisant quatre différentes représentations qu'elle avait incarnées : une Méduse monstrueuse; une Méduse à tête coupée; une Méduse d'une beauté mélancolique; une Méduse symbolique. Elle décrivit les différents physiques qu'on lui avait prêtés tout en m'expliquant l'évolution de la perception des autres sur elle à travers le temps. Elle me parla de ses cheveux et de son regard, de sa beauté et de sa laideur, de sa puissance jusque dans la mort. Elle me parla du regard masculin et comment il avait façonné son personnage à travers les âges. Elle me parla des symboles qu'elle avait et qu'elle continuait d'incarner, elle alla même jusqu'à me parler de mode. Elle se raconta elle-même, avec

1 Hélène Cixous, *Le rire de la Méduse : et autres ironies,* Paris: Galilée, 2010. Print. P. 45

ses propres mots et moi je transcrivais. Quand elle eut fini de se raconter, c'était la fin de l'après-midi, le soleil commençait à se coucher. L'interview terminée, elle me pria de m'en aller. Ce que je fis sans devoir me le faire répéter. Je traversai en sens inverse, le désert, la mer et le continent. Ce ne fut pas de tout repos et je me perdis souvent. Mais je finis par arriver à bon port, devant la porte de ma maison.

Dans les prochaines pages, se trouve retranscrit, l'intégralité de mon entretien avec la Méduse. Un monstre. Une femme. Une rétrospective d'elle, sur elle-même, à la première personne du singulier, *je*.

Raconter un mythe

Comme introduction, avant de vous plonger dans l'histoire de ses représentations, la Méduse va vous raconter son histoire, son mythe tel qu'il fut originellement raconté.

Méduse : « Tout d'abord, il faut savoir que mon histoire, mon mythe est multiple. Il se racontait, et se raconte encore de différentes manières, comme la plupart des mythes, d'ailleurs. Le début de mon histoire diffère en deux principales manières.
La première raconte que ma naissance remonte à l'époque pré-olympienne, quand les dieux et déesses n'étaient pas né·es. J'étais fille des entités primaires Phorcys, l'écume et Céto, la baleine.[1] J'avais deux sœurs et nous étions toutes les trois nées monstrueuses. Coiffées d'une chevelure serpentine et possédant un regard pétrifiant, on nous surnommait « les Gorgones ». De nous trois, j'étais la seule à être mortelle.[2]
La deuxième version raconte que j'étais une jeune fille d'une grande beauté dont on louait la chevelure merveilleuse. Le dieu de la mer, Poséidon, m'avait enlevée et violée dans le temple d'Athéna. Pour punir cet acte qu'elle jugeait

1 Cf. Margaret C. Howatson et Jeannie Carlier, *Dictionnaire de l'Antiquité : mythologie, littérature, civilisation*, Paris: R. Laffont, 2007. Print. P. 441
2 Cf. Hesiodus et Aude Wacziarg, *Théogonie : un chant du cosmos*, Paris: Fayard, 2014. Print. P. 69

blasphématoire, cette dernière m'avait maudite en transformant mes beaux cheveux en vipères et me dotant d'un regard mortifère.[1]
Dans la suite de mon histoire, que je sois née ou devenue monstrueuse, je m'en allai vivre dans une grotte, " à l'occident, au pays des Hespérides, non loin du royaume des morts " [2], avec mes deux sœurs. Que faisions-nous dans cette grotte, jamais nous ne le révélâmes et le mystère enveloppant nos personnes demeura entier. Le monde connaissait notre existence, nous craignait et se gardait de s'approcher de notre lieu de résidence. Je vivais donc de manière plutôt tranquille et ne faisais que peu parler de moi.
Mais voilà. Il se trouve qu'à mille lieues de chez moi, un jeune homme avait promis ma tête à un roi. Sans que je l'apprenne, ce garçon s'était lancé dans une quête dont le but était de me trancher la tête.
Il portait le nom de Persée, il était fils de Zeus, dieu du ciel et d'une princesse nommée Danaé. Exilé·es par un roi/père/grand-père, la mère et le fils avaient été jeté·es à la mer. Enfermé·es dans une caisse de bois, iels avaient dérivé sur les flots jusqu'à s'échouer sur une île où iels avaient été recueilli·es par un pêcheur. Les années avaient passé et le roi de l'île voulait épouser Danaé. Il avait mis en place une manigance pour obliger le fils à lui donner sa mère en alliance. Lors d'un banquet organisé pour célébrer les prétendues fiançailles du roi avec une princesse, tous les invités présents se devaient d'offrir au roi un cheval. Persée, pauvre garçon, ne pouvant faire de cadeau au roi, promis ma tête, comme substitution.

1 Cf. Ovide, *Les Métamorphoses, traduction, introduction et notes par Joseph Chamonard*, Paris : Garnier Frères, 1966. Print. P. 132-133, IV/761-798
2 Luc Ferry, *Persée et la Gorgone Méduse : la mort en face*, Paris: Le Figaro/Plon, 2015. Print. P. 30

Ayant promis, Persée se lança dans une quête trop grande pour lui. Mais le garçon avait touché le cœur de la déesse Athéna et du dieu Hermès, ses demi-frères et sœurs divins, qui décidèrent de lui venir en aide. Iels lui indiquèrent où il devait se rendre pour obtenir de l'aide et découvrir ma cachette.
Persée commença par aller trouver les Grées, mes trois demis-soeurs, créatures nées vielles-femmes qui se partageaient depuis toujours un œil ainsi qu'une dent. Persée les leur subtilisa pour qu'elles lui révèlent où se trouvaient les nymphes. Une fois l'information obtenue, Persée leur rendit leur œil ainsi que leur dent et s'en alla trouver les nymphes. Les nymphes lui donnèrent trois cadeaux magiques qui aideraient Persée à me vaincre. Les cadeaux étaient les suivants : le casque d'Hadès qui rendrait son porteur invisible, les sandales volantes d'Hermès et une besace, pour y mettre ma tête. Les nymphes lui révélèrent aussi où il pourrait me trouver et Hermès lui donna une serpe pour me trancher la tête. Persée se mit en route pour venir m'assassiner. Arrivé devant ma grotte, Athéna lui donna encore un bouclier, poli comme un miroir. Alors, Persée entra dans la grotte, il me regarda dans le reflet de son bouclier pour ne pas se faire pétrifier et me trancha la tête pendant que je dormais. Affolées, mes sœurs se réveillèrent et tentèrent d'attraper mon meurtrier. Mais Persée avait déjà enfilé le casque d'Hadès. Invisible et chaussé des sandales volantes d'Hermès, il s'enfuit avec ma tête sans que mes sœurs ne puissent le rattraper. » [1]

1 Cf. Edith Hamilton et Abeth de Beughem, *La mythologie : ses dieux, ses héros, ses légendes.* Paris: Marabout, 2006. Print. P. 182-190
Cf. Luc Ferry, *Persée et la Gorgone Méduse : la mort en face*, Paris: Le Figaro/Plon, 2015. Print. P. 10-36
Cf. rts.ch, Les grands entretiens, *La mort de la Méduse*, 2002.

Fig. 1
Source : Peintre de vase ; *Persée et Gorgo* ;
Londres, collection publique, British Museum, E 181 ;
370-360 AV. J-C

Béatrice : « La Méduse a été représentée de différentes manières à travers le temps. Elle a plusieurs physiques, plusieurs corps, plusieurs histoires aussi. Pour que ce soit un peu plus clair pour moi, elle choisit quatre images dans lesquelles elle apparaît. Quatre différents physiques qu'on lui a prêtés. Nous commençons ensemble à les analyser…»

Entretien avec la Méduse

première partie : *« Méduse monstrueuse »*

Fig. 2
Source : Amasis-Peintre (inconnu) ; *Persée tue la Gorgo* ;
Londres, collection publique, British Museum, B 471 ;
Environ 540 av. J-C

Béatrice : « La première de tes représentations dont nous allons parler est celle d'une Méduse au physique monstrueux. À quoi ressemblais-tu ? Décris-toi. »

Méduse : « Au commencement était la laideur. Ma laideur. Et ce terme qui m'était assigné : monstre. Oui, j'étais bien un monstre de laideur. J'apparaissais sous les traits d'une créature aux yeux exorbités, mon regard était mortel pour quiconque le croisait. Des vipères poussaient sur mon crâne, là où, chez d'autres, poussaient des cheveux. Une langue de porc pendait de ma gueule béante et des défenses de sangliers pointaient vers le ciel, à travers cette même bouche terrifiante. Une paire d'ailes était fixée à mon dos et mes mains ainsi que mes pieds étaient faits de bronze.[1] Tout cela formait un bien curieux assemblage, tu le conviendras. »

Béatrice : « Au commencement, tu étais donc un monstre et non pas une femme ? »

Méduse : « Être un monstre, cela ne fait aucun doute. Mon personnage a toujours possédé ce caractère monstrueux terrifiant, c'est une constante. Comment, autrement, justifier toute cette peur que j'inspire?
Mais peut-être serait-il nécessaire de rappeler ce que c'est, un monstre, au juste. L'étymologie du mot monstre vient du latin monstrare/monere, qui signifie montrer/avertir. Pour ce qui est de sa forme, le monstre est principalement imaginé comme une créature hybride. Hybride mi-humain, mi-animal, comme les sirènes (femmes-oiseaux) ou le minotaure (homme à tête de taureau), ou hybride animal,

1 Cf. Luc Ferry, *Persée et la Gorgone Méduse : la mort en face*, Paris: Le Figaro/Plon, 2015. Print.

comme la chimère (mi-lion, mi-chèvre avec une queue de serpent).
Pour ce qui est d'être femme, il est vrai qu'aucun détail de mon physique ne donne réellement d'indication concernant mon genre. Au premier abord, j'apparaissais comme une créature androgyne. C'est dans l'étymologie de mon nom qu'il faut aller chercher cette information. Dans le livre qu'il consacra à ma personne, « La Gorgone Méduse » , l'auteur Sylvain Détoc apporte l'information suivante : « Méduse, en français (Medusa, en anglais, en espagnol, en italien et en allemand) est un emprunt au latin Medusa, lui-même calqué sur le grec Medousa, participe présent féminin du verbe medein, qui signifie « régner » ou « méditer » [1]. Dans cet extrait, l'auteur met déjà en avant le caractère féminin dans la conjugaison du verbe. Il précise un peu plus loin en expliquant, qu'en grec, la terminaison ousa (Med-ousa), est « celle de tout participe féminin actif » C'est-à-dire que la conjugaison même du verbe est au féminin (en grec, les terminaisons des participes actifs masculins et neutres sont différentes de celle du féminin). Par conséquent on peut en déduire que « Méduse est assurément une figure féminine » [2]. Je suis un monstre, c'est certain, mais mon caractère féminin est avéré, je suis donc aussi une femme. »

Béatrice : « Tu étais monstre et tu étais femme. Comment s'est créé cet amalgame ? »

1 Sylvain Détoc, *La Gorgone Méduse*, Monaco: Rocher, 2006. Print. P. 62
2 Sylvain Détoc, *La Gorgone Méduse*, Monaco: Rocher, 2006. Print. P. 63 « Mais, surtout, cette sifflante unique, en grec, est celle de tout participe féminin actif. Il n'y a pas lieu, par conséquent, d'attribuer à un invariant morphologique une charge sémantique particulière, si ce n'est celle du genre qu'il représente : Méduse est assurément une figure féminine. »

Méduse : « Depuis l'Antiquité, femmes et monstres sont des entités souvent liées. On retrouve, dans la mythologie grecque, une multitude de personnages monstrueux, maléfiques à caractère féminin : les sirènes, les Grées, les harpies, même le sphinx (ou la sphinge) et bien sûr, les trois Gorgones. Dans l'essai intitulé : « Le Mythe de la virilité », l'autrice Olivia Gazalé explique qu'en inventant ces personnages mi-femmes, mi-monstres, les hommes de l'Antiquité ont contribué à créer cet amalgame, à « associer la femme au mal » [1]. Un processus de déshumanisation peut alors se mettre en place. En alliant la femme au monstre, l'homme fait d'elle une créature mystique, un danger. Un être pas totalement humain, quelque chose de différent de soi, « l'autre », comme dirait Simone de Beauvoir.[2] Un genre d'hybride, mi-femme, mi-animal, habité par des instincts primaires. Tout comme un loup, un lion, un serpent, la femme est un être imprévisible, il faut s'en méfier. » [3]

Béatrice : « Méduse, femme cachée sous les traits d'un monstre, ou alors, femme qui montre son vrai visage ? »

1 Olivia Gazalé, *Le mythe de la virilité : un piège pour les deux sexes*, Paris: Laffont, 2017. Print. P. 89 : « En toute femme sommeille une Omphale qui tuera ses amants, une Furie persécutrice, une Walkyrie sanguinaire, une bacchante dévoreuse de chair crue, une Harpie démoniaque, une sorcière adepte de magie noire [...] Les Grecs inaugurent la tradition millénaire qui associera la femme au mal »
2 Cf. Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris: Gallimard, 2017. Print.
3 Cf. Olivia Gazalé, *Le mythe de la virilité : un piège pour les deux sexes*, Paris: Laffont, 2017. Print. P. 84 : « De la mythologie olympienne aux religions du Livre en passant par le confucianisme ou le bouddhisme, c'est une clameur unanime: la femme a partie liée avec le démoniaque, elle exerce une suprématie occulte, et c'est ce qui justifie son assujettissement et sa domestication. »

Méduse : « Dans le premier cas, c'est la thématique du masque qui s'impose.[1] Le masque derrière lequel la mort se cache. Et le thème de la féminisation de la mort. Dans un article intitulé "Questions à Jean-Pierre Vernant", l'historien et théoricien [J-P. Vernant] explique que dans mon personnage (Méduse), "les Grecs ont féminisé un aspect particulier de la mort: l'horreur qu'elle suscite par son altérité radicale." [2] Une mort autre? Oui, car les Grecs ont un nom masculin pour dire la mort : Thanatos. Et Thanatos, c'est une mort au masculin, une mort glorieuse, sur un champ de bataille, une "Belle Mort". Alors que moi, Méduse, je représente une mort au féminin, une mort sans gloire, une mort indigne. Et cette mort particulière terrifie. Dans le deuxième cas, celui de la femme qui montre son vrai visage, cela implique une inversion. Le masque ne serait plus le faciès monstrueux, mais le visage de la femme. Ce qui veut dire que sous ses traits humains, la femme cacherait une monstruosité, une mort. Donc, finalement, ça ne change rien. Que je sois femme cachée sous les traits d'un monstre ou femme qui montre son vrai visage, le résultat est le même. La constante demeure, je suis un monstre. Dans l'évolution de mes représentations, mon physique sera petit à petit féminisé, il changera, il se transformera. Je ressemblerai de plus en plus à une « vraie »femme. Mais il ne faut pas oublier que je suis née monstre, c'est une caractéristique qui me définit, c'est un fait et cela ne va pas changer. Ce qui peut changer, en revanche, c'est la manière d'utiliser cette monstruosité. Car si elle est utilisée pour diaboliser la féminité, la relier à la mort, elle peut aussi être utilisée par les femmes, pour revendiquer leur puissance. »

1 Cf. Jean-Pierre Vernant, *La mort dans les yeux : figures de l'autre en Grèce ancienne*, Paris: Hachette, 1998. Print. P. 81-82

2 Jean-Pierre Vernant, *La mort dans les yeux [Questions à Jean-Pierre Vernant]: Questions à Jean-Pierre Vernant*, Métis (Paris, France) 6.1 (1991): 283–299. Web. : « Mais pour dire la mort, les Grecs ont un nom masculin: Thanatos. Ce personnage dont la figure n'a rien d'horrible traduit ce que la mort comporte d'institutionalisé, de civilisé; il est proche de ce que les Grecs appellent «la Belle Mort», kalos thanatos, celle que le héros affronte sur le champ de bataille et qui lui assure, dans la mémoire sociale, une éternelle survie en gloire. »

Béatrice : « À ton avis, qu'est-ce qui effraie tant les hommes, pour qu'ils ressentent le besoin de te représenter sous les traits d'un monstre ? »

Méduse : « Comme je l'ai dit plus haut, il y a la peur de cette « mort autre », cette mort indigne et sans gloire. Pourquoi cette peur de mourir sans gloire? Parce que dans les sociétés de la Grèce, puis de la Rome antique, qui sont toutes deux des sociétés guerrières, il est important d'avoir des hommes pour combattre l'ennemi et défendre la patrie. La mort au combat est donc glorifiée, elle est présentée comme un honneur et la meilleure des morts possibles. L'homme qui meurt au combat est un héros.[1] Cette mort « lui assure, dans la mémoire sociale, une éternelle survie en gloire. » [2] Mourir d'une autre manière, être emporté par la mort féminine, c'est une mort déshonorante, méprisable et monstrueuse.

Mais il y a aussi la peur de la femme. Car, je le rappelle, je suis monstre mais je suis monstre au féminin. Et je ne suis pas la seule. On en vient quand même à se demander, pourquoi? Je pense que c'est la femme, de manière générale, qui effraie l'homme. La femme, dans toute l'incompréhension qu'il a d'elle. Je pense qu'il transforme cette

1 Cf. Olivia Gazalé, *Le mythe de la virilité : un piège pour les deux sexes*, Paris: Laffont, 2017. Print. P. 274-275

2 Jean-Pierre Vernant, *La mort dans les yeux [Questions à Jean-Pierre Vernant]: Questions à Jean-Pierre Vernant*, Métis (Paris, France) 6.1 (1991): 283–299. Web.

incompréhension en mystification, en entourant la femme de mystères et d'histoires terrifiantes, pour combler ses lacunes. Et puis, un monstre a quelque chose de facile. Le monstre n'étant pas humain, il n'est donc pas comme soi. Pourquoi essayer de le comprendre? De surcroît, transformer les femmes en monstres, les associer au mal, n'est pas seulement un indice de peur, c'est aussi un moyen pour les hommes de maintenir leur domination sur elles. Car si la femme est monstre, la femme est l'ennemi. Et l'ennemi se doit d'être vaincu et soumis. C'est dans l'ordre des choses. »

Béatrice : « Quel genre de personne fallait-il être, dans l'Antiquité, pour pouvoir être qualifié de monstre ? »

Méduse : « En soit, c'est assez simple. Il suffit de naitre fille, comme le dit Olivia Gazalé en reprenant les mots d'Aristote : « Faute de quoi la femme risque de donner naissance à un monstre. Qu'est-ce qu'un monstre pour Aristote? D'abord une fillette : si la matière n'est pas suffisamment informée par le pneuma masculin, elle s'emballe comme une machine hors de contrôle. Le résultat, désastreux, est la naissance d'une enfant de sexe féminin »[1]. Les filles sont donc prédisposées à devenir des monstres. Dangereuses mangeuses d'hommes, voleuses de pénis, ogresses insatiables de sexe. Bien entendu, leurs foudres sont toujours dirigées contre les hommes. Pas de chance pour eux. »

Béatrice : « Qu'en est-il du regard masculin? Comment a-t-il influencé ta représentation de monstre ? »

Méduse : « Mes représentations ont toujours reflété la perception de mon personnage. Mon mythe et celui de Persée, tout comme les variantes du mythe, ont contribué à créer mon image. Dans les textes où l'on me cite, il arrive qu'on me décrive physiquement, avant et après ma transformation en monstre. Les artistes iront se calquer sur ces descriptions écrites pour créer mes représentations. Dans son livre « La Gorgone Méduse », l'auteur Sylvain Détoc, écrit : « Dès le VIIe siècle av. J.-C., en effet, la tête de Gorgone - ou gorgoneion en grec - fleurit un peu partout sur les édifices et sur les objets les plus familiers. On voit apparaître çà et là, jouant le rôle de fétiche apotropaïque, c'est-à-dire de talisman contre le "mauvais oeil", des faciès boursouflés aux yeux exorbités, à la langue dardée, aux traits crispés »[1].

1 Olivia Gazalé, *Le mythe de la virilité : un piège pour les deux sexes*, Paris: Laffont, 2017. Print. P. 71

Fig. 3
Source : Antéfixe de gorgoneion peint en terre cuite (tuile de toit)
Metropolitan Museum of Art, New York, NY ;
Environ 540 AV. J.-C.

1 Sylvain Détoc, *La Gorgone Méduse*, Monaco: Rocher, 2006. Print. P. 14

Plus loin Sylvain Détoc écrit encore : « Du reste, la question de la représentation visuelle suscite d'autant plus d'intérêt que la face «incontempable» de Méduse, qui devrait se dessiner en principe « dans ses absences et par son manque, est au contraire omniprésente dans l'environnement hellénique. » [1]. C'est comme une sorte de vengeance, ou une manière de contrebalancer le mystère : on ne peut me regarder, alors, on me représente partout. Mais c'est aussi une manière de me faire exister, car, mis à part ces représentations, je n'apparais que de manière fugace dans une poignée de textes.[2]
Plusieurs versions du mythe verront le jour, dans lesquelles je ne serai pas née monstre, mais le deviendrai. Mes représentations s'adapteront aux évolutions du mythe. Mes traits se féminiseront et je perdrai certaines de mes particularités hybrides. Mon personnage aussi, évoluera de statut. Maintenant, je suis monstre-femme à tête de monstre, mais bientôt, je deviendrai femme-monstre à visage de femme. Tout cela a bien sûr à voir avec comment les hommes perçoivent les femmes, tout ne tourne pas autour de moi. Mais en moi, s'incarne leur peur et en me regardant évoluer, on peut en même temps voir évoluer leur peur. Car représenter la femme comme un monstre dénote la peur profonde qu'ont les hommes de celle-ci. Tant que je suis représentée comme un monstre, bien qu'on ait prouvé plus tôt que j'étais déjà femme, je ne suis pas vraiment considérée comme étant humaine. J'appartiens toujours au mystique, à l'étrange, au non réel. Alors que, dans mon évolution, quand j'aurai visage de femme, le mal ne sera plus associé au monstre. Il sera associé à la femme. »

Béatrice : « Ta représentation va bientôt évoluer. Tu l'as dit toi-même, tu vas visuellement devenir femme. Un avant-goût de ce qui t'attend, peut-être ? »

Méduse : « Ce que je peux te dire, c'est qu'on me verra essentiellement avec la tête coupée. Dans ma prochaine représentation, je suis une tête sans corps, qui continue d'apporter la mort. Je suis toujours autant terrifiante, même sous mes nouveaux traits. Je perds certains de mes attributs monstrueux, mais mon regard mortel et ma chevelure serpentine demeurent. »

Béatrice : « Méduse, monstrueuse. Ton masque, ton visage terrifie, de par son allure inhumaine. Monstre femme, on ne t'avait pas accordé le statut d'être humain. Depuis le début, Méduse, tu incarnes la peur, tu incarnes le mal, tu incarnes la mort. Tu représentes toutes les craintes des hommes, tu les personnifies. Ils ont pu mettre un visage sur leurs angoisses. Ils ont pu lui donner un nom, et c'était celui-ci : Méduse. Méduse, Méduse, méchante. Méduse, Méduse, maléfique. Méduse, Méduse, mortelle. »

Cette première partie de l'interview terminée, Méduse va se faire un café. Ensemble, nous avons retracé ses origines, l'aube. Mais ce n'est que le début, Méduse ne cesse de se transformer. Au petit matin elle était physiquement monstrueuse, mais voilà que sonnent dix heures et c'est une tout autre Méduse qui revient de sa pause café. Je crois même entendre rouler sa tête sur le plancher.

1 Sylvain Détoc, *La Gorgone Méduse*, Monaco: Rocher, 2006. Print. P. 14-15
2 Cf. Hesiodus et Aude Wacziarg, *Théogonie : un chant du cosmos*, Paris: Fayard, 2014. Print. P. 69
Cf. Ovide, *Les Métamorphoses, traduction, introduction et notes par Joseph Chamonard*, Paris : Garnier Frères, 1966. Print. P. 132-133, IV/761-798

Entretien avec la Méduse

deuxième partie : *« Méduse à tête coupée »*

Fig. 4
Source : Rubens, Peter Paul ; *Tête de la Méduse* ;
Wien, Kunsthistorisches Museum ; 1617-1618

Béatrice : « La deuxième de tes représentations dont nous allons parler est celle d'une Méduse à la tête coupée. À quoi ressemblais-tu ? Décris-toi. »

Méduse : « Mes traits s'étaient féminisés. Plus de crocs, plus de langue pendante ni d'ailes. Un visage humain avait remplacé mon faciès monstrueux. Un visage humain, un visage de femme. Une femme laide, une femme terrifiante, dont le regard fixe continue de pétrifier, même dans la mort. Je n'était plus un corps, j'étais uniquement une tête. Une tête tout juste tranchée, de laquelle du sang chaud se répand en abondance et dont les serpents qui l'ornent frémissent encore. Je suis monstre, mais je deviens physiquement le portrait de la femme laide, méchante, terrible. Un bon exemple de représentation qui illustre ce portrait écrit, est celui du tableau : « *Tête de la Méduse* », du peintre Peter Paul Rubens.[1] On y assiste à une scène de décapitation fraîchement effectuée. On dirait presque que je suis encore vivante, tant mon regard y est dépeint de manière terrifiante. »

Béatrice : « Tu as évolué du statut de monstre, à celui de femme monstrueuse. Est-ce réellement une condition différente ? »

Méduse : « Oui, c'est différent. Dans ma précédente représentation, j'étais avant tout un monstre, intérieurement et physiquement, donc je n'étais pas humaine. Dans cette représentation-ci, je suis un monstre intérieurement, mais j'arbore les traits d'une une femme. Une femme à caractères physiques monstrueux. Je suis toujours les deux (le

1 Cf. Peter Paul Rubens, *Tête de la Méduse*, Wien, Kunsthistorisches Museum. 1617-1618

monstre et la femme), mais maintenant mes qualités féminines sont mises en valeur. On me reconnaît comme une femme, clairement. J'ai acquis le statut de femme et mis un pied dans le réel. Je suis toujours un personnage mythologique, mais je me rapproche physiquement de la femme véritable, celle qui peuple le monde des hommes. Je leur ressemble, je suis en partie humaine alors j'existe. »

Béatrice : « Tu existes en tant que femme, qu'est-ce que cela provoque ? »

Méduse : « Pour répondre à cette question il faut revenir un peu en arrière. Mon personnage a, depuis toujours, représenté le mal. Dans les mythes, Persée est le héros et moi, sa rivale, la méchante. Au commencement, j'étais donc l'ennemie et j'étais un monstre. Mais voilà que je me transforme. Et maintenant, je suis toujours l'ennemie, mais je suis devenue une femme. Alors, ce n'est plus un monstre que Persée va affronter, mais une femme, une femme méchante. Ce détail va contribuer à renforcer l'assimilation entre femme et forces du mal. Dans le manifeste : « Le rire de la Méduse », l'autrice, Hélène Cixous, écrit en parlant des femmes : « Contre les femmes, ils [les hommes] ont commis le plus grand crime : ils les ont amenées, insidieusement, violemment, à haïr les femmes, à être leurs propres ennemies, à mobiliser leur immense puissance contre elles-mêmes, à être les exécutantes de leur virile besogne.» [1]J'ai toujours été l'ennemie et je demeure l'ennemie. Mais à présent que je suis aussi femme, je me retrouve non seulement à être l'ennemie des hommes, mais aussi celui des femmes. Car le mal que je représente, est celui qui, en toute

1 Hélène Cixous, *Le rire de la Méduse : et autres ironies,* Paris: Galilée, 2010. Print. P. 41

femme peut se trouver. Elles doivent donc le combattre, ce mal à tête de femme. Femme contre femmes. Dans un combat autodestructeur.
Dans le début de mon mythe, déjà on assiste à un combat de ce genre, à une injustice terrible. Celle de la punition que m'inflige Athéna, la punition pour un viol dont Poséidon est coupable. Injustice d'autant plus terrible, car Athéna est une déesse féminine, mais elle me punit tout de même, pour un crime qui a été commis contre moi. Ovide le décrit avec ces mots : « La fille de Jupiter [Zeus] détourna sa vue et couvrit de son égide son chaste visage. Et, pour que cet attentat [viol] ne demeurât pas impuni, elle changea les cheveux de la gorgone en hideux sepents » [1]. Un cas de culpabilisation de la victime, femme contre femme. C'est désolant. »

Béatrice : « Tu deviens femme, mais tu demeures laide. Pourquoi ? »

Méduse : « Je pense que les artistes choisissent de me représenter laide pour exprimer visuellement ma monstruosité intérieure. Quand j'étais encore figurée comme un monstre, ma méchanceté était encore apparente. Mais maintenant, je suis devenue physiquement femme, tout en restant intérieurement monstre. Comment montrer que le démon réside toujours à l'intérieur? Et bien, par la laideur. Mon physique devient la manifestation visuelle du mal que j'abrite. Je suis monstre, je suis femme, je suis laide et je fais peur. Mais en cette peur que j'inspire demeure une forme de pouvoir, de puissance. La crainte est parfois mêlée de respect. Ma tête coupée sera un signe fort, un cri, une

1 Ovide, *Les Métamorphoses, traduction, introduction et notes par Joseph Chamonard*, Paris : Garnier Frères, 1966. Print. P. 132-133, IV/761-798

déclaration. Ma tête est coupée et ma puissance est brisée. »

Béatrice : « Plus tôt, tu évoques la peur que les hommes ressentent pour les femmes. Tu dis que l'évolution de cette peur est intimement liée avec l'évolution de ta représentation. Compte tenu de ton physique actuel, que peux-tu nous dire de cette peur ? »

Méduse : « Ce n'est pas qu'une question de peur réelle éprouvée par les hommes, mais une manière de susciter la peur et la méfiance envers les femmes, comme moyen de justifier ensuite des oppressions, des violences. La création de mon personnage, la Méduse, par les hommes n'est pas uniquement témoin de leur peur, elle est également une manière de justifier des rapports de force.
Dans l'appréhension de la peur, ce qui change ici, c'est la façon de la représenter. Car si je la personnalise, avant, c'était sous l'aspect d'un monstre. Mais maintenant, c'est sous les traits d'une femme, une femme bien réelle. On peut dire que le monstre avait été inventé pour mettre un visage, un masque, sur des peurs auxquelles on ne s'était jamais confrontés. Bien sûr, mon caractère féminin était déjà présent, mais je n'avais rien de réel, je n'étais qu'une invention, une pure fiction, un mythe. Ma transformation de visage monstrueux à celui de femme laide laisserait-elle entendre que les hommes se décident à assumer le vrai visage de leur peur? Et ce visage, c'est celui d'une femme que la laideur rend hostile. Là où se trouvait un monstre inhumain, se trouve maintenant une femme mauvaise. L'imaginaire peut d'autant mieux l'associer au mal. Ce mal qui peut se cacher sous le visage d'une femme ordinaire, il faut donc d'autant plus s'en méfier. Attention, la chasse aux sorcières va commencer ! Du temps où j'étais monstre, on me représentait encore parfois de la tête aux pieds, bien vivante. Mais depuis que je suis devenue femme, c'est dans la mort qu'on me représente, la tête coupée et parfois brandie, en signe de victoire. Beau message ! »

Béatrice : « Tête coupée, victoire de qui ? Et contre quoi ? »

Méduse : « Victoire de Persée contre moi, victoire de l'homme contre sa peur, victoire de l'homme contre la femme. Le mythe dépeint la lutte du mâle héroïque contre la femme maléfique. Olivia Gazalé l'explique : « Partout, l'ordre apollinien tente de réprimer et de refouler le désordre dionysiaque des monstres matriarcaux : qu'il s'agisse du combat victorieux d'Apollon contre le dragon femelle Python, de la décapitation de la gorgone Méduse par le héros Persée ou encore de la guerre menée par Zeus contre les Titanides, divinités primordiales pré-olympiennes, c'est toujours la même lutte des Fils contre une Grande Déesse démoniaque qui s'exprime dans les récits mythologiques. » [1] La victoire de Persée contre moi est un signe fort, car si je représente aussi la peur de l'homme face à la mort, me vaincre reviendrait à vaincre la mort elle-même. Mais, à nouveau, pas n'importe quelle mort. C'est la figure féminine de la mort que Persée va vaincre en me tranchant la tête, cette « mort autre », sans gloire, celle qui menace les guerriers et les horrifie. Et encore là, c'est une victoire d'un il, contre une elle. Et l'assurance d'une toute puissance, d'une suprématie masculine qui parvient même à tuer la mort. Prouesse ! Exploit ! Et qu'on me brandisse cette tête coupée, d'un geste viril, d'un geste guerrier témoignant d'une puissance absolue! (voir Fig. 5, p. 32 : Antonio Canova *"Persée avec la tête de Meduse"*) »

1 Olivia Gazalé, *Le mythe de la virilité : un piège pour les deux sexes*, Paris: Laffont, 2017. Print. P. 87

Fig. 5
Source : Antonio Canova ;
Persée avec la tête de Méduse ;
Metropolitan Museum of Art,
New York, NY ;
1804–1806

Béatrice : « Que peux-tu nous dire de l'évolution de ta représentation, quels sont les changements majeurs que l'on peut observer ? »

Méduse : « Tout d'abord, c'est le visage. Le visage humain, qui contraste avec mon faciès hybride des représentations passées. Le visage humain est celui d'une femme, une femme terrifiante qui n'a rien perdu de sa monstruosité, cette dernière a simplement changé de forme. Elle s'incarne à présent dans la laideur de mon visage.
Le deuxième contraste est celui de la non-présence de mon corps. Il va tout simplement disparaître de la plupart des représentations. Mais plus encore que cette absence de corps, c'est la tête tranchée, encore sanguinolente qui crée le contraste, laissant penser que la décapitation vient tout juste d'être commise. Jadis, lorsqu'on ne représentait que ma tête, c'était sous forme de talisman pour éloigner le mal.[1] On n'imageait que ma tête, mais elle n'était pas tranchée. La présence de ce sang donne aux œuvres un côté ignoble et violent qui n'existait pas auparavant. Les scènes post-meurtre dépeintes, laissent libre cours à l'imagination quant à la brutalité de l'acte qui vient de se passer. Je pense ici, particulièrement, aux oeuvres du Caravage (*Testa di Medusa*[2]) et de Peter Paul Rubens (*Haupt der Medusa*[3]).
Le troisième contraste se trouve dans ma chevelure. Sur ma tête coupée, les artistes se sont appliqués, pour y faire pousser une forêt de serpents, de manière extrêmement détaillée. Ici encore, je pense aux œuvres du Caravage et de Rubens, où les serpents dépeints semblent encore frémir (fig. 4 et 6). Le sang s'écoule de ma tête fraîchement coupée pendant que les serpents emmêlés de ma chevelure agonisent lentement. Dans mes précédentes représentations, jamais ma chevelure n'a été imagée avec tant de précision. Des mythes, on a toujours su que j'avais à la place des cheveux, des serpents. Mais les artistes s'étaient plutôt focalisés sur les particularités des traits de mon visage monstrueux. À présent, l'attention est dirigée sur mes cheveux, une fascination est née. »

Fig. 6
Source : Caravaggio, Michelangelo Merisi ; *Tête de Méduse* ;
Firenze, Galleria degli Uffizi ;
1596-1597

1 Cf. Sylvain Détoc, *La Gorgone Méduse*, Monaco: Rocher, 2006. Print. P.15
2 Cf. Michelangelo Merisi Caravaggio, *Tête de Méduse*, Firenze, Galleria degli Uffizi. 1596 bis 1597
3 Cf. Peter Paul Rubens, *Tête de la Méduse*, Wien, Kunsthistorisches Museum. 1617-1618

Béatrice : « À ton avis, pourquoi cette fascination pour tes cheveux ? »

Méduse : « Mis à part le fait que ma chevelure soit constituée de serpents, chose déjà fascinante, on retrouve une fascination pour la chevelure féminine dans les mythes de plusieurs époques et régions, d'après Olivia Gazalé. Dans la plupart d'entre eux, la chevelure est principalement considérée par les hommes comme une arme de séduction maléfique, dont les femmes se serviraient pour les ensorceler. La chevelure devient outil ténébreux, piège de sorcière, caractéristique phare de la femme maléfique. Olivia Gazalé en parle dans son essai : « Le mythe de la virilité ». Elle écrit : « Les nombreuses réminiscences littéraires du mythe de Lilith en attestent : noirs, blonds ou roux, ses longs et luxuriants cheveux évoquent toujours la capture et l'enchaînement; ce sont les attributs rois de la dominatrice. » [1] Le cheveux est donc assimilé aux mal, on le dote d'une puissance inquiétante, d'une forme de vie lugubre. Elle continue en disant : « Toutes les sorcières, toutes les femmes vénéneuses ont les cheveux longs, comme si elles s'en servaient pour agripper et traîner les hommes, et surtout leurs amants, vers la luxure et la mort. » [2] On peut maintenant comprendre toute l'ampleur de la connotation négative de ma propre chevelure. Ce ne sont même plus des cheveux, mais des serpents vénéneux, la dangerosité de ce caractère en est décuplée. Le serpent est un animal qui figure le mal, lui aussi. On connaît bien l'histoire du péché originel et comment Ève se laisse tenter par le serpent. Ce même serpent qui est l'incarnation du diable. Alors, une chevelure serpentine, cela tient de l'abomination!
Dans certaines versions de mon mythe, on cite la beauté initiale de ma chevelure qui fut transformée, par le pouvoir d'Athéna, en nid de serpents. Ma laideur résulterait, selon certains, d'une beauté primaire, transformée par un maléfice. »

1 Olivia Gazalé, *Le mythe de la virilité : un piège pour les deux sexes*, Paris: Laffont, 2017. Print. P. 178
2 Olivia Gazalé, *Le mythe de la virilité : un piège pour les deux sexes*, Paris: Laffont, 2017. Print. P. 179

Béatrice : « Tu vas bientôt évoluer à nouveau. As-tu une idée de ce qui t'attend ? De tes traits, lesquels vas-tu laisser derrière toi et lesquels vas-tu garder ? »

Méduse : « Les mythes clamant ma beauté initiale auront bientôt raison de ma laideur et je me prépare à devenir une beauté fatale. Oui, oui, tu m'as bien comprise. Beauté fatale. Tout comme je peux terrifier par ma laideur, je pourrai terrifier par ma beauté. Beauté tellement puissante, qu'on ne pourra la supporter. Mais c'est une beauté perfide, car sous ma délicieuse nouvelle apparence, je vais cacher ma monstruosité. Jusqu'ici, j'avais l'honnêteté de montrer ma malice au grand jour, en arborant les traits d'une femme laide et hybride. Mais c'est fini. À présent, méfiez-vous des jolies filles. »

La deuxième partie de cette interview terminée, Méduse s'en va préparer à dîner. Il est bientôt midi, je l'entends qui se met à table. De cet interlude, je sais qu'elle reviendra transformée. Nous avons retracé, jusqu'ici, le parcours d'une épouvantable monstre-femme. Mais à présent sonne midi, et dans la cuisine se fait entendre un grand remue ménage. Tapage assourdissant de casseroles qui chutent sur le carrelage. Chaos pendant un instant. Finalement, ce n'est peut être pas si facile que ça, la beauté. La transformation a eu lieu. La femme fatale est née.

Entretien avec la Méduse

troisième partie : *« Méduse, beauté mélancolique »*

Fig. 7
Source : Giovani Lorenzo Bernini ; *Buste de la Méduse* ; Roma, Musei Capitolini ; 1640.

Béatrice : « La troisième de tes représentations dont nous allons parler est celle d'une Méduse beauté mélancolique. À quoi ressemblais-tu ? Décris-toi. »

Méduse : « Mes traits furieux et crispés se sont mués en un doux visage de femme mélancolique. Les serpents se font plus rares dans ma chevelure et mon regard reflète une rêverie triste. Les traits de mon visage sont fins, ma figure est calme. Je suis devenue belle, mais pas dans la banalité, non. Ma beauté est spectaculaire. Je deviens si belle qu'on ne peut pas me regarder. Je suis un corps, je suis un buste, je suis une tête. J'existe sous toutes les formes. Dans toute l'ampleur magnifique de ma nouvelle apparence, je possède une aura nouvelle, brillante, aveuglante tout aussi funeste qu'elle est éblouissante. »

Béatrice : « Tu deviens belle, qu'est-ce que cela provoque ? »

Méduse : « La naissance d'un désir. Avant, j'étais laide, je dégoûtais. La fascination qui m'accompagnait traduisait une répugnance pour ma personne. J'étais réellement affreuse, le portrait de la sorcière terrifiante que l'on ne retrouve que dans ses pires cauchemars. Mais maintenant que je suis devenue belle, la fascination qui m'entoure change. Elle se mue en un intérêt marqué, une attirance pour mon physique splendide. Je ne suis plus la monstre-femme vénéneuse d'autrefois, je deviens enchanteresse, une puissance érotique. Je me change en celle qui va tromper les hommes par sa plastique parfaite alors qu'elle est secrètement toujours la même mangeuse d'homme, dangereuse, cruelle.[1] L'auteur Sylvain Détoc décrit ma transformation avec ces

1 Cf. Sylvain Détoc, *La Gorgone Méduse*, Monaco: Rocher, 2006. Print. P. 258

mots : « Le faciès bestial se change alors en un « très beau visage» de femme au regard grave et mélancolique; les serpents se font plus rares dans la chevelure, et les grimaces clownesques ou farouches du gorgoneion archaïque s'effacent au profit de l'expression calme et reposée d'une beauté tragique. Cette « mutation décisive » résume Mme Frontisi-Ducroux, « donne naissance à la figure d'une Méduse qui fascine désormais par une beauté aussi insoutenable que sa laideur initiale » [1]. Je demeure impossible à regarder, mais plus pour les mêmes raisons. C'est maintenant à ma beauté d'être mystifiée et diabolisée. Je deviens trop belle pour exister. »

Béatrice : « Méduse la laide et Méduse la belle sont-elles fondamentalement de différentes Méduses ? »

Méduse : « Intérieurement, elles abritent la même monstruosité, cela n'a pas changé. Je suis une puissance maléfique, je l'ai toujours été. C'est la façon dont elles arborent leur personnalité maléfique qui diffère, d'une Méduse à l'autre. Là où la première assume le mauvais en le montrant par ses traits répulsifs, la deuxième cache le mauvais sous un visage harmonieux. Deux types de mal qui sont là présentés : d'un côté celui qui est apparent et visible, honnête. Et de l'autre, le mal caché, sournois et pernicieux. En devenant belle, je deviens encore plus vénéneuse et dangereuse qu'avant, car je dissimule secrètement un abîme de noirceur, sans qu'on puisse le remarquer. Ma beauté est glorifiée mais en même temps, on s'en méfie. »

Béatrice : « Comment est perçu ton personnage, depuis que ton physique est devenu conforme à l'esthétique ? »

1 Sylvain Détoc, *La Gorgone Méduse*, Monaco: Rocher, 2006. Print. P. 14

Méduse : « On se méfie d'autant plus de moi. Je produis simultanément un effet d'attraction et de répulsion tout à fait contradictoire. Je deviens femme à conquérir et à tuer. En devenant belle, j'acquiers une puissance érotique qui effraie, je deviens tentatrice ensorceleuse à laquelle on ne peut pas résister. Dans son essai intitulé « Le mythe de la virilité », où Olivia Gazalé consacre un chapitre à « La diabolisation du sexe féminin », elle explique : « Car, à l'image de ces terrifiantes figures maternelles, la femme fait peur, elle terrifie, même, surtout quand elle est belle. » [1]. Auparavant, c'était ma laideur qui était l'expression de ma méchanceté. La beauté va venir remplacer ma laideur initiale, comme une déclaration. Plus loin, elle écrit encore : « Le versant néfaste de la féminité est sans cesse rappelé par Homère qui, dans l'Odyssée, évoque à de nombreuses reprises la séduction maléfique exercée sur Ulysse tantôt par les sirènes, tantôt par Circé, la prostituée sacrée qui change les compagnons du roi d'Ithaque en pourceaux, tantôt encore par Calypso, la nymphe « aux belles boucles » qui le retient sept ans sur son île. La plus funeste d'entre toutes est la somptueuse Hélène, dont la beauté a entraîné tout un peuple dans l'absurde guerre de Troie racontée dans l'Iliade. Le message est sans ambiguïté: la puissance érotique des femmes est le plus grand des dangers. » [2] Ce qui est donc terrifiant chez ces femmes, c'est le pouvoir qu'elles exercent sur les hommes. Elles utilisent leurs attraits physiques pour mieux déposséder héros, princes et demi-deux, de leur assurance et de leur raison. Alors, un retournement de situation s'effectue. Si héros, princes et demi-dieux, se perdent, se détournent de leur quête, de

1 Olivia Gazalé, *Le mythe de la virilité : un piège pour les deux sexes*, Paris: Laffont, 2017. Print. P. 87
2 Olivia Gazalé, *Le mythe de la virilité : un piège pour les deux sexes*, Paris: Laffont, 2017. Print. P. 87

leur but, ce n'est pas de leur faute. Non, c'est toujours la faute à ces femmes, qui les ont ensorcelés par leur charme, volontairement. Beauté et mal s'entremêlent.
Mon personnage, maintenant d'une grande beauté, s'en voit réduit à une unique forme de puissance : la puissance érotique.[1] Un stéréotype féminin dont la puissance réside uniquement dans son corps désirable, dans sa beauté – puissance simultanément fustigée. Cela a pour but et/ou effet de ne laisser aucune place à d'autres champs de puissance féminine. »

Béatrice : « Qu'est-ce qu'une beauté fatale ? »

Méduse : « On pourrait commencer par simplement se pencher sur la définition du mot et de l'adjectif accolé. La beauté, est le caractère de ce qui est beau, une manifestation du beau.[2] La définition de l'adjectif est la suivante : être fatal à, pour (qqn, qqch.) : qui entraîne inévitablement la ruine, qui a des conséquences désastreuses.[3] La base de la "beauté fatale" se trouve dans l'assimilation de la mort, du désastre à la beauté. La beauté devient alors susceptible d'apporter ruine et malheur. La suite passe par l'invention de modèles : la mythologie et les histoires, présentant quantité de

1 Cf. Anacrénon, *Ode II, Sur les femmes*, traduction d'Ernest Falconnet, 1838. Web. : « La nature a donné aux taureaux des cornes, aux coursiers de durs sabots, aux lièvres la légèreté, aux lions un gouffre armé de dents, aux poissons les nageoires, aux oiseaux les ailes, aux hommes la prudence. Il ne restait rien pour les femmes. Que leur donna-t-elle donc ? La beauté, qui leur sert à la fois de glaive et de bouclier : celle qui est belle triomphe du fer et du feu. »
2 Cf. Dictionnaires Le Robert - Le Petit Robert de la langue française, 2017. Beauté : « Caractère de ce qui est beau(l) ; manifestation du beau. »
3 Cf. Dictionnaires Le Robert - Le Petit Robert de la langue française, 2017. Fatal, e : « 1. LITTER : Qui est signe de mort ou qui accompagne la mort. 2. fatal à, pour (qqn, qqch.) : qui entraîne inévitablement la ruine, qui a des conséquences désastreuses. »

femmes fabuleuses entraînant mort et destruction sur leur passage. On a déjà vu comment la mythologie a contribué à forger l'amalgame entre femme et forces du mal. Le concept de « beauté fatale » viendra donc dans le prolongement de cette idée. La beauté, chez la femme, est égale à la mort, elle attire le malheur et la mauvaise fortune. C'est une force incontrôlable, un cadeau tout comme une malédiction. Une beauté fatale, c'est une femme qui attire irrésistiblement ceux qui l'approchent. C'est une femme qui va, volontairement ou non, par sa beauté, faire perdre le contrôle aux hommes et les mener à leur perte. La beauté fatale est fondamentalement néfaste, elle ne peut apporter que le malheur, elle est un présage funeste. Il faudrait donc s'en tenir éloigné, mais c'est difficile voire impossible. Car la « beauté fatale » est irrésistible, envoûtante, on ne peut pas lutter contre elle. Une femme belle est donc tout autant dangereuse qu'un monstre, peut-être même plus, car on peut aussi en tomber amoureux. »

Béatrice : « Si tu incarnes l'appréhension que l'homme ressent pour la femme, à ce stade de ta représentation, que peux-tu nous dire de cette peur ? »

Méduse : « La peur de la perte de contrôle vient s'ajouter aux peurs que je représentais déjà. Stefania Bernardini l'explique dans l'article intitulé, « La Méduse de Vinicio Capossela, ou la parodie du mythe. » Elle écrit : « Mais l'image du regard de Méduse est toujours celle d'un instrument qui enjôle et anéantit l'homme : regarder Méduse dans les yeux provoque une métamorphose, croiser son regard implique de perdre tout pouvoir, de renoncer à soi-même. » [1] Avec mon visage sublime, et ma toute nou-

1 Stefania Bernardini, *La Méduse de Vinicio Capossela, ou la parodie du*

velle puissance érotique, je cause un trouble. Sylvain Détoc le formule ainsi : « Ce n'est plus la laideur excessive de la Gorgone qui change en pierre ou glace le sang, mais l'éclat irrésistible de sa beauté. » [1]. J'ai aussi acquis un tout nouveau statut, celui de victime. Il continue en écrivant : « La créature primitive [...] reçoit désormais les traits séduisants d'une belle victime. » [2] La beauté et la douceur de cette représentation engendrent un sentiment d'empathie auprès de celui ou celle qui la contemple, faisant resurgir mon caractère de victime, qui a été punie par Athéna. À ce stade de ma représentation, j'ai développé une arme redoutable, la beauté. C'est grâce à elle que je tue, à présent. On ne s'y attendait pas. Mais cela n'empêchera pas que l'on continue de me tuer car : « Que Méduse soit extrêmement belle ou extrêmement laide, au fond, c'est toujours la même identité menaçante qui se cache derrière ce masque féminin » [3].

Béatrice : « Méduse, à présent, c'est le mot beauté qui te définit. C'est en belle femme que tu as mué, laissant tout trait disgracieux de côté. Aux yeux des hommes, tu représentes la femme rêvée et cauchemardesque à la fois, puisque ton superbe visage n'a d'égal que l'épouvantable monstre qui vit en ton intérieur. Femme à séduire, femme à tuer. Voilà que t'entourent beaucoup de dualités. Par toi un symbole est né, celui de « femme fatale ». On a relégué ta laideur à l'intérieur, bien caché et ta puissance a, elle aussi, été transformée. Si les hommes t'avaient inventée puissante, c'était pour mieux être glorifiés lorsqu'ils parvenaient à te tuer. Mais tu étais tout de même puissante, au-delà de ton esthétisme. Oui tu étais monstrueuse, mais ton pouvoir était fort. Maintenant, tu es belle et le seul pouvoir qu'ils t'ont conféré est celui de l'érotisme. Pouvoir de la séduction, du corps et de l'apparence. Semblant de pouvoir, faux pouvoir. Piège même. C'est un carcan de plus, une injonction. Un cadeau empoisonné. »

Voilà cette troisième partie de l'interview terminée. Méduse s'en va prendre une pause café bien méritée. Il est 16 heures moins cinq. Je sais que la suite va être compliquée, car Méduse se retrouvera éparpillée. Dans sa prochaine représentation, elle n'a plus d'histoire, plus de fondement. Elle devient, simple image, symbole, logo. Vidée. Elle a perdu de sa puissance à travers le temps. On l'en a dépossédé. C'est triste. Il est 16 heures. Je n'entends plus aucun bruit. Je crois bien que la Méduse s'est effacée.

---

mythe, Cahiers d'études romanes (Aix-en-Provence) 40 (2020): 295–308. Web.

1 Sylvain Détoc, *La Gorgone Méduse*, Monaco: Rocher, 2006. Print. P. 251
2 Sylvain Détoc, *La Gorgone Méduse*, Monaco: Rocher, 2006. Print. P. 250
3 Sylvain Détoc, *La Gorgone Méduse*, Monaco: Rocher, 2006. Print. P. 258

Entretien avec la Méduse

quatrième partie : *« Méduse dans la mode »*

Fig. 8
Source : Logo Versace
Depuis 1978

Béatrice : « La dernière de tes représentations dont nous allons parler est celle d'une Méduse symbolique. À quoi ressemblais-tu ? Décris-toi. »

Méduse : « Je deviens, « Versace, Versace », un emblème de haute couture, qui tue votre porte-monnaie tout comme votre estime de soi. Une beauté qui fait retourner toutes les têtes sur son passage, tomber tous les hommes à genoux. Oubliée, la femme mauvaise qui apporte la mort. Oui, car si on cherche à me ressembler maintenant, c'est essentiellement pour acquérir ma beauté qui fait « chavirer les cœurs », et non ma puissance de caractère. Dans la société de consommation où je m'apprête à entrer, les termes de « beauté fatale » et de « femme fatale » deviennent des compliments, tout comme un idéal de beauté à atteindre. Il semble que je donne à présent un bien piètre exemple, en stimulant les femmes à plaire aux autres, plaçant la beauté au-dessus de tout autre qualité.[1] Fini les connotations négatives, terminé l'association à la mort et à la monstruosité. Je suis la femme séductrice, dont on ne loue plus que la beauté, tout le reste a été oublié. Je fascine par l'envoûtement que j'exerce sur la gent masculine. On m'envie mon pouvoir de séduction, on désire se l'approprier. Je deviens un modèle à imiter. Par le biais de la marque qui fait de moi son logo, tous ceux qui peuvent financièrement se permettre de s'offrir des habits Versace peuvent, par la même occasion, s'attribuer ma puissance et ma beauté.

Béatrice : « Quels sont les changements majeurs que tu peux observer, par rapport à tes représentations passées ? »

1 Cf. Mona Chollet, *Beauté fatale : les nouveaux visages d'une aliénation féminine*, Paris: La Découverte, 2019. Print.

Méduse : « Je suis passée du statut de personnage mythique à celui d'icône. Une certaine partie de mon histoire a été oubliée. Mon physique monstrueux est depuis longtemps derrière moi, il a disparu de la plupart des mémoires. Avant, j'étais encore un personnage dont on racontait les (quelques) péripéties, j'étais une héroïne, j'étais une histoire et j'avais une image. À présent, je ne suis plus qu'une image. Une image associée à une beauté parfaite. Et je me démultiplie. Méduses, au pluriel. Il peut exister plusieurs moi en même temps. Tout un chacun à la possibilité d'enfiler mes attributs, de devenir moi. Auparavant, on pouvait être spectateur de ma personne et de mon expérience, à travers des peintures, sculptures etc… En entrant dans le monde de la mode, mon personnage devient aussi un vêtement. En outre, je tiens à souligner que je deviens un commerce, un produit de consommation, une partie du monde de la marchandise. À présent on peut me revêtir, s'accaparer mon physique, vivre des expériences en tant que *moi*. »

Fig.9
Source : Los Angeles Fashion Week: One Medusa too many at Sue Wong ; 2015

Béatrice : « À présent, que représentes-tu ? »

Méduse : « Je suis le modèle de la beauté ultime. Auparavent, j'étais devenue le symbole de la « femme fatale », celle qui tue par sa beauté. À présent, le terme de « beauté fatale » a évolué et perdu sa signification péjorative. Il est devenu un des compliments les plus flatteurs qu'on puisse faire à une femme. Car la « femme fatale » qu'est-ce que c'est? C'est une femme a laquelle aucun homme ne peut résister, tant sa beauté est magnifique.[1] En tant que représentante de ce symbole, on me place sur un piédestal, un très haut piédestal. On m'admire comme on admirerait une déesse, on me voue un culte. Me ressembler devient un rêve et un but, si ce n'est même une raison de vivre. Bien entendu, quand je dis, me ressembler, je parle ici de « la femme fatale » que j'incarne et non pas de la Méduse, que je suis. Car c'est vraiment à la « femme fatale » qu'on veut ressembler, pas à la Méduse. »

Béatrice : « Méduse et la « femme fatale » sont-elles encore la même entité ? »

Méduse : « La « femme fatale » et moi existons aujourd'hui en tant qu'entités séparées. Si, jadis, elle et moi ne faisions qu'une, c'était en raison des mythes. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent de cet interview, les mythes regorgent de personnages féminins dont la beauté cause la perte de ceux qui les approchent. Le terme « femme fatale » désignant en fait une catégorie de personnages mythiques ayant les caractéristiques suivantes : sexe féminin,

1 Cf. Dictionnaires Le Robert - Le Petit Robert de la langue française, 2017. Fatale, e : « Une femme fatale, une beauté fatale, qui attire irrésistiblement ceux qui l'approchent. »

belle, mortelle. La « femme fatale » était donc un personnage mal connoté qui apportait incontestablement avec elle, la ruine. Ayant moi-même acquis les traits nécessaires pour faire partie de cette catégorie, je devins femme fatale, dans tout l'ampleur dramatique que ce terme impliquait. Mais aujourd'hui, la femme fatale s'est distancée des personnages mythiques à qui elle était associée. Comme une cellule, elle a effectué une mitose et existe à présent en tant qu'entité propre. Bien sûr, les personnages mythiques comme moi demeurent des « femmes fatales », mais désormais, toute femme d'une grande beauté peut aussi prétendre à ce titre. Il n'est plus besoin d'être un personnage mythique, ni d'abriter un démon intérieur, ni d'apporter le malheur, la beauté suffit. Les termes de « beauté fatale » et de « femme fatale » se sont distancés des assimilations négatives pour devenir l'expression même de la beauté ultime, inaccessible.
Mais cette beauté est plutôt un idéal. La femme fatale est une figure de la nostalgie, car la beauté absolue n'est jamais atteinte. Et dans le contexte de la mode, la beauté est quelque chose qui change constamment. À cet égard, la femme fatale reste mythique car sa beauté est inaccessible. En résumé, moi, Méduse, je demeure femme fatale. Mais la "femme fatale" n'est pas forcément moi. »

Béatrice : « Selon toi, qui désire tant ressembler à cette "femme fatale" ? »

Méduse : « Dans la société occidentale, la « femme fatale » est un des modèles glorifiés, mis en avant, présentés comme un idéal (on notera aussi d'autre idéaux féminins comme : la mère dévouée, la femme docile, etc.). C'est donc de manière assez naturelle qu'un certain nombre de femmes désire évoluer vers cette forme plus « avancée »

Ce modèle est relayé dans la publicité, les films et la mode, où l'on ne montre qu'un seul genre de beauté, uniforme. À cette beauté spécifique, on donne le nom de « beauté fatale » ou « beauté parfaite », créant ainsi un idéal codifié, majoritairement inaccessible. On en vient à vénérer cet unique type de beauté, que l'on place sur un piédestal et dont on assure qu'il est ce qu'il y a de mieux sur le marché. Un effet de lavage de cerveau se met en place. À force de montrer toujours la même beauté, la vendant comme parfaite, les femmes s'efforcent de ressembler au mieux à ce modèle. Car pour plaire, pour être aimée, une femme se doit d'être belle. La journaliste Mona Chollet dédie un chapitre de son essai: « Beauté fatale », au problème de « n'exister que par la beauté ». Elle écrit : « Le déchiffrement du monde en terme de « tendances » qu'on réserve à la lectrice, la surenchère d'articles lui signalant tous les aspects d'elle-même qui pourraient partir à vau-l'eau et les façons d'y remédier, lui disent implicitement, mais avec une insistance proche du harcèlement, que sa principale, voire son unique vocation est d'exalter et de préserver ses attraits physiques. Et de ne pas s'occuper du reste. » [1] Culte voué au physique féminin dont les exigences se font toujours plus inaccessibles et changeantes. »

Béatrice : « Tu entres dans le monde de la mode, quel est l'effet produit sur la perception de ton personnage ? »

Méduse : « En entrant dans le monde de la mode, mon personnage acquiert définitivement le statut de « femme fatale ». La mode représentant une forme d'expression de la beauté, les personnes qui évoluent dans ce milieu fascinent

1 Mona Chollet, *Beauté fatale : les nouveaux visages d'une aliénation féminine*, Paris: La Découverte, 2019. Print. P. 35

le commun des mortels. Elles occupent une place élevée sur l'échelle sociale. Que ce soit les créateurs de mode ou les mannequins, leur vie vend du rêve. On se les représente lors de défilés somptueux et de fêtes luxueuses, embaumant leur vie d'une perfection mystique. Faire partie de ce monde m'apporte le prestige de représenter une marque de haute couture, estimée et adorée. Mon personnage peut désormais être assimilé au bon goût, à la classe, au luxe et au sophistiqué.
Mais faire partie de ce monde signifie aussi intégrer ses bons comme ses mauvais côtés. L'injonction, voir l'obligation à la minceur et la propagation d'un modèle de beauté uniforme, sont des produits dérivés de la mode. Produits néfastes, qui font beaucoup de mal autour d'eux. Ma place d'icône est à double tranchant. Je fais partie d'une industrie créative formidable, mais je fais aussi partie d'un système de code très rudes, qui font loi sur les corps des femmes. Mensurations, taille, et surtout, poids. J'intègre une dictature qui peut se permettre de dire d'une femme si elle est jolie, ou non, si elle va s'aimer, ou non. Et c'est terrible. Car si, autrefois, j'avais été punie pour une crime qui avait été commis contre moi, j'intègre maintenant le rôle inverse. Comme Athéna, je deviens bourreau. Je fais partie d'une industrie qui joue intimement avec la haine de soi. La haine des femmes pour leur corps en particulier. Je me retrouve à nouveau dans un schéma d'affrontement femme contre femme, mais cette fois, je suis du côté de ceux qui posent la sentence et maudissent : « Vous ne vous aimerez pas. Vous vous trouverez laides, vous vous trouverez grosses. Vous vous trouverez trop vieilles, vous ne serez jamais comme il faut. Vous pourchasserez un idéal, inatteignable. Vous essaierez, certainement avec beaucoup d'assiduité, vous vous donnerez beaucoup de peine. C'est honorable, oui, tout ce mal que vous vous donnerez, oui,

oui, honorable. Mais ce ne sera jamais assez ! »

Béatrice : « Comment se positionne le regard masculin dans tout cela ? »

Méduse : « Le regard masculin a surtout un effet sur la représentation de la « femme fatale ». C'est plus ou moins le regard masculin (les femmes ont aussi très souvent intériorisé cette manière de voir le monde et notamment leur propre corps et celui des autres femmes) qui va définir les critères nécessaires pour devenir une femme fatale. Dans un but commercial, il va motiver les femmes à essayer d'atteindre ce modèle de beauté. Car il est possible à toute femme de devenir fatale, oui, oui. Il suffit d'acheter les produits qu'il faut : crèmes multiples, shampoings, après-shampoings, maquillage, épilation, sérums anti-rides, botox… La femme fatale devient un réel business. Et où est le regard masculin dans tout cela, me demanderez-vous? Et bien, c'est tout d'abord pour plaire aux hommes et pour acquérir une reconnaissance sociale que les femmes vont essayer d'atteindre le modèle de beauté ultime. Idéal de beauté qui a été principalement inventé par le regard masculin. En résumé, les femmes font tout pour ressembler à cette « déesse » dont les caractéristiques sont inatteignables et perpétuellement redéfinies au rythme de la mode. Je fais partie des rouages de la méchante machine, qui va amener les femmes à se détester elles-mêmes. Tellement préoccupées par leur physique qu'elles en deviennent des objets artificiels, des œuvres d'art, sans même s'en rendre compte, toujours en se haïssant. « L'absence d'idéal concurrent et les sollicitations permanentes de la consommation viennent réactiver les représentations immémoriales qui vouent lesfemmes à être des créatures

avant tout décoratives. » [1], écrit Mona Chollet. Être belle pour les autres, utile et décorative à la fois, la femme est vase, il était encore une fois.»

Béatrice : « Méduse tu es passée par un physique monstrueux, tu es devenue une femme laide, tu t'es transformée en femme fatale, et finalement tu t'es changée en égérie de mode, symbole de séduction. Que deviendras-tu par la suite, dans les heures, les prochains mois, les prochaines années ? »

Méduse : « Dans les prochaines heures, je m'éteins. Mon personnage s'embrasera pour mieux renaître de ses cendres. Je m'incarnerai, aux côtés des féministes cette fois. Je vais récupérer mon pouvoir monstrueux d'autrefois, pour lutter contre le patriarcat. Belle, laide, mauvaise, gentille, je serai tout à la fois. Je n'aurai plus à choisir entre ceci ou cela, plateau de choix pré-préparé par d'autres que moi. Je me définirai moi-même, et j'inventerai pour cela de nouveaux mots, de nouvelles histoires, de nouveaux modèles, pour me définir, me raconter. Moi-même. Je pars peut-être en guerre, on verra, ça dépendra d'eux, s'ils veulent se battre ou pas. Car c'en sera bientôt terminé, de leur emprise, de leur regard. Ils en auront fini de m'objectifier. Je détruirai mon image pour mieux me reconstruire, selon mes propres plans, selon mes propres envies. Méduse vue par Méduse. Je finirai en empruntant ces mots à une féministe, Hélène Cixous : « On nous a figées entre deux mythes horrifiants : entre la Méduse et l'abîme. Il y aurait de quoi faire éclater de rire la moitié du monde, si ça ne continuait pas. Car la relève phallologocentrique est là, et militante, reproductrice des vieux schémas, ancrée dans le dogme de la castration. Ils n'ont rien changé : ils ont théorisé leur désir pour la réalité! » [1] Oui nous allons leur montrer, oui nous allons tout brûler. C'est nécessaire. Il est grand temps. ».

Béatrice : « Méduse, cette dernière représentation de toi, c'était quelque chose de sophistiqué et de très triste à la fois. Méduse en morceaux, tu t'effaces, tu disparais. Je crois te perdre à jamais. Mais le temps passe, l'aiguille de la montre continue de tourner. Sur le cadran, je la vois avancer. 16 heures laisseront la place à 17 heures, puis à 18 heures et puis à la tombée du jour. Mais je sais qu'avant la nuit, tu naîtras à nouveau. Nouvelle flamme, nouvelle femme. Comme on ne t'a encore jamais vu. »

1 Mona Chollet, *Beauté fatale : les nouveaux visages d'une aliénation féminine*, Paris: La Découverte, 2019. Print. P. 34

1 Hélène Cixous, *Le rire de la Méduse : et autres ironies,* Paris: Galilée, 2010. Print. P. 54

Voilà cette interview terminée. Pour de bon. Il est temps que je laisse Méduse, elle a besoin de temps pour se préparer à ce qui l'attend. Sa prochaine transformation ne sera pas facile, elle a un long chemin à parcourir. Mourir pour mieux renaître de ses cendres. Se déconstruire pour mieux pouvoir se réécrire. Mais je sais qu'entre nous, ce n'est pas fini. Elle et moi, on se reverra. Car si, maintenant, elle est le symbole de la femme fatale, bientôt, je le sens, elle symbolisera autre chose. Quelque chose de guerrier, quelque chose de furieux. Quelque chose qui va réclamer et ne va pas se contenter d'attendre. Quelque chose qui va crier, quelque chose drapé de violet. Oui, entre la Méduse et moi, un lien s'est créé, une amitié, une sororité. Un début. Une collaboration dont cette interview n'était que le commencement. Quand elle aura repris des forces, elle émergera sous de nouveaux traits et elle incarnera un nouveau symbole. Elle sera prête. Et à ce moment-là, elle pourra se raconter elle-même.

La Méduse ne meurt pas

Voilà.
C'était la Méduse. Ses représentations, son évolution. Ses histoires, ses mythes. C'était tout. Maintenant, on ne peut plus qu'attendre sa réapparition. Elle viendra, elle viendra. Elle reviendra ! Plus forte, plus libre, plus Méduse encore. Et c'est en tant que *nouvelle femme* qu'elle reviendra. J'en tremble, je suis impatiente. Et je me demande bien à quoi ça ressemble. Mais je m'en rends bien compte, elle ne peut pas revenir toute seule. Si elle se prépare, qu'elle se déconstruit, qu'elle se réécrit, elle ne peut pas revenir sans aide. Il en faut avec elle, il en faut pour la faire exister. La peindre, la dessiner, la raconter, la crier, la scander, la chanter. Comment sinon, montrer qu'elle est changée? Comment sinon, montrer qu'elle *existe*? Il en faut pour croire avec elle que c'est possible. Il en faut plusieurs, il en faut beaucoup. Il en faut des foules. Car, toute seule, elle ne reviendra pas.

La Méduse qui reviendra, fait déjà parler d'elle. J'entends murmurer autour de moi. Soupirs, rumeurs, espoirs qui flottent dans l'air. Une prophétie, un oracle. Quelqu'un a jeté un coup d'œil dans le futur, et quelqu'un l'a vue. La nouvelle Méduse. Ces rumeurs parlent d'une arrivée, d'un grand jour. Elles parlent d'une femme qui va revenir. Elles disent que c'est une femme qui existait déjà dans l'Antiquité, une femme qui existait au Moyen- Âge, une femme qui existait à la Renaissance, une femme qui existait aux Temps Modernes, une femme qui existait aujourd'hui. Elle était toujours la même et elle était toujours un peu différente. Cette femme, était un monstre. Cette femme, était laide. Cette femme était méchante. Cette femme était belle. Cette femme était un symbole. Cette femme, elle était en fait un peu toutes les femmes qui font peur. Cette femme, c'était toujours un peu nous. Et on avait essayé de la faire disparaître. On l'avait tuée, encore et encore. Et pourtant, elle était toujours revenue. Rumeurs, murmures, soupirs. Cette femme va bientôt revenir. Nous l'attendons toutes. Mais cette femme qui est-elle? Une déesse? Une messie? Une prophétesse?
C'est une femme, c'est une Méduse, elle arrive, elle revient ?
Un nouveau symbole flamboyant :

La femme libre.

Derniers mots avant la fin

Raconter des histoires de femmes. J'en suis toujours là, ça n'a pas changé. C'est ce que je veux faire et c'est ce que je me propose de faire. Inventer des femmes, pour le futur, de nouveaux modèles. Raconter des femmes. Les dessiner, les peindre, les sculpter, les broder, les représenter. Avec le regard féminin. Sans les objectifier, sans les enfermer, sans les sexualiser. Les montrer en mouvement, en train de faire. Faire ressentir l'expérience féminine. Mais comment?
Peut-être que Méduse m'aidera? Elle et moi, on se connaît bien maintenant. Peut-être acceptera-t-elle de faire encore un bout de chemin avec moi. Elle se prépare en ce moment à renaître, il me faut donc lui laisser un peu temps. Mais quand elle renaîtra, je ne voudrais pas manquer cela. Ça sera lumineux, ça sera beau, ça sera grandiose ! Et moi, j'aimerais participer à cela, mettre la main à la pâte, poser une brique, faire quelque chose. Pour celles d'après-moi. Comme celles d'avant, qui ont lutté pour moi et pour les autres que moi. Pour l'égalité, pour le droit de vote, 50 ans en arrière, que l'on fête cette année. 50 ans en arrière ?! Seulement, ou déjà !? C'est beaucoup et ce n'est rien à la fois.
Je veux raconter des histoires de femmes sur des vases. J'en suis toujours là, ça n'a pas changé. C'est ce que je veux faire, et c'est ce que je me propose de faire. M'approprier cet objet auquel la femme a été associée. Auquel je me sens associée : *le vase et moi, nous ne sommes pas si différents*. Décoratif ou utilitaire, ce vase, ce pot de fleur, je veux en faire autre chose. Quelque chose de plus. Une histoire. Une histoire de libération, une histoire de transformation, une histoire de choix. Un nouveau symbole. Il était une fois : *des femmes.* Mais comment?

Peut-être que la Méduse m'aidera ? Elle qui a déjà été peinte sur des vases, elle qui a déjà été monstre, elle qui a déjà été femme, elle qui a déjà été vase. Déconstruire avec elle sa représentation, pour mieux pouvoir la réinventer.
Il ne s'agit pas de réécrire l'histoire, mais d'écrire une autre histoire. Pour maintenant, pour après. Une histoire de femmes, une histoire où il y aurait de la place pour les femmes. Parce que qu'est-ce que je peux faire concrètement, moi ? Individuellement. Je ne prétends pas avoir de l'influence, je ne prétends pas savoir mieux, je ne prétends pas non plus créer la femme du futur. Je ne prétends pas être en mesure de changer les choses. Tout ce que je sais, c'est que dans ma tête, j'ai des histoires. Elles sont là. Tout le temps. Et un désir : *je veux raconter des histoires de femmes*. Et peut-être que, si je peux raconter des histoires, je pourrai aussi poser une brique. Ma brique. Je participerai. Pour celles après moi. Ou peut-être pas. Mais j'aurais quand même essayé, j'aurais quand même donné un peu de moi, pour essayer de changer, de faire évoluer quelque chose qui n'est pas toujours très fonctionnel, pour celles comme moi. Mais, bien sûr, il y a toujours un risque. Celui du : « comprend pas ». Comprends pas ce qu'elle vient faire chier, celle-là. À chercher des problèmes là où il n'y en a pas. À vouloir tout détruire, tout dynamiter. À se plaindre, se plaindre, que c'est injuste, tout le temps. Injuste ! Injuste ! Et ci ne va pas, et ça non plus, et ce comportement-là est inadmissible. Tendue du cul, frustrée de la chatte. Voilà. Féminazie. Chieuse monstrueuse. Et, de toute façon, on ne peut plus rien dire avec toi. On ne peut plus rigoler, on sait que tu vas nous juger.
Eh bien, *oui*. Je vous juge.
Que mon travail soit votre procès.

Remerciements

À ma mentor Miriam Koban, pour ses conseils, son intériet, ses précieux retours et pour sa rigoureuse organisation, celle-là qui me fait tellement défaut.

À Diane. F, pour avoir relu la première version de mon travail et pour ses retours pertinents.

À Anne-Monique, pour la relecture finale de mon texte, relecture complète, jusqu'aux des notes de bas de pages.

À Sarah, pour son soutient.

À Lola, pour l'inspiration.

À Isabelle, pour le grand final.

Bibliographie

Anacrénon. Ode II, Sur les femmes, traduction d'Ernest Falconnet, 1838. Web
Source : http://remacle.org/bloodwolf/poetes/falc/anacreon/oeuvre.htm (consulté le 23.03.21)

Beauvoir, Simone de. Le deuxième sexe. Paris: Gallimard, 2017. Print.

Bernardini, Stefania. "La Méduse de Vinicio Capossela, ou la parodie du mythe." Cahiers d'études romanes (Aix-en-Provence) 40 (2020): 295–308. Web.
Source : https://journals.openedition.org/etudesromanes/10677 (consulté le 23.02.21)

Bonte, Pierre et Izard, Michel (dir.), Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie,
Presses universitaires de France, 1991, P. 455.

Brey, Iris. Le regard féminin : une révolution à l'écran. Paris: Éditions de l'Olivier, 2020. Print. P. 27-36

Chollet, Mona. Beauté fatale : les nouveaux visages d'une aliénation féminine. Paris: La Découverte, 2019. Print. P. 34-35

Cixous, Hélène. Le rire de la Méduse : et autres ironies. Paris: Galilée, 2010. Print. P. 41-54

Détoc, Sylvain. La Gorgone Méduse. Monaco: Rocher, 2006. Print. P. 14-15/P.62-63/P. 250-258

Ferry, Luc. Persée et la Gorgone Méduse : la mort en face. Paris: Le Figaro/Plon, 2015. Print. P. 10-36

Gazalé, Olivia. Le mythe de la virilité : un piège pour les deux sexes. Paris: Laffont, 2017. Print. P. 71-89/P. 178-179/P. 274-275

Hamilton, Edith, et Abeth de Beughem. La mythologie : ses dieux, ses héros, ses légendes. Paris: Marabout, 2006. Print. P. 182-190

Hesiodus, and Aude Wacziarg. Théogonie : un chant du cosmos. Paris: Fayard, 2014. Print. P.69

Howatson, Margaret C, et Jeannie Carlier. Dictionnaire de l'Antiquité : mythologie, littérature, civilisation. Paris: R. Laffont, 2007. Print. P. 64/P. 441/P.925-926

Jablonka, I. Des hommes justes. Du patriarcat aux nouvelles masculinités, Ed. Seuil, 2019, p. 98.

Leclercq-Marx, Jacqueline. "Du démon ambivalent à l'héroïne compatissante : la sirène entre monde antique et médiéval." Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques. 2019. Web
Source : https://books.openedition.org/cths/5035
(consulté le 23.02.21)

Ovide, Les Métamorphoses, traduction, introduction et notes par Joseph Chamonard, Paris : Garnier Frères, 1966. Print. P. 132-133, IV/761-798

- rts.ch - Les grands entretiens. La mort de la Méduse. 2002.
Source : https://www.rts.ch/archives/tv/culture/grands-entretiens/3459969-la-mort-de-la-meduse.html
(consulté 15.03.21)

Vernant, Jean-Pierre. La mort dans les yeux : figures de l'autre en Grèce ancienne. Paris: Hachette, 1998. Print. P. 81-82

Vernant, Jean-Pierre. "La mort dans les yeux [Questions à Jean-Pierre Vernant]: Questions à Jean-Pierre Vernant." Métis (Paris, France) 6.1 (1991): 283–299. Web.
Source : https://www.persee.fr/doc/metis_1105-2201_1991_num_6_1_972
(consulté le 15.03.21)

Sources des images

Fig. 1 - Peintre de vase ; *Persée et Gorgo* ; Londres, collection publique, British Museum, E 181 ; 370-360 AV. J-C
Source : https://prometheus.uni-koeln.de/de/image/bern-20b2a96bde3f342b8957f26e161c9e4b1fe5270a
(consulté le 15.03.21)

Fig. 2 - Amasis-Pintre (inconnu) ; *Persée tue la Gorgo* ; Londres, collection publique, British Museum, B 471 ; Environ 540 av. J-C
Source : https://prometheus.uni-koeln.de/de/image/bern-9edb6872507c916b8a7c94ac0deabff5ff87d703
(consulté le 15.03.21)

Fig. 3 - Antéfixe de gorgoneion peint en terre cuite (tuile de toit)
Metropolitan Museum of Art, New York, NY ; environ 540 AV. J.-C.
Source : https://prometheus.uni-koeln.de/de/image/metropolitan-7f76b137ae3e7c648db58aee8963a-43da24427c3
(consulté le 15.03.21)

Fig. 4 - Rubens, Peter Paul ; *Tête de la Méduse* ; Wien, Kunsthistorisches Museum ; 1617-1618
Source : https://prometheus.uni-koeln.de/de/image/bern-6f1d74e1e315bf53013c6c2bd2c78a38fc7428f0
(consulté le 15.03.21)

Fig.5 - Antonio Canova ; *Persée avec la tête de Méduse ;* Metropolitan Museum of Art, New York, NY ; 1804–1806
Source : https://prometheus.uni-koeln.de/de/image/metropolitan-a192898d5f7e7fc79f2d9d34e3ce6ef-3f441f839
(consulté le 15.03.21)

Fig. 6 - Caravaggio, Michelangelo Merisi ; *Tête de Méduse* ; Firenze, Galleria degli Uffizi ; 1596-1597
Source : https://prometheus.uni-koeln.de/de/image/ffm_conedakor-0ac25f91c5af8b72dada3fb8bf-503064f31114f4
(consulté le 15.03.21)

Fig. 7 - Bernini, Giovani Lorenzo ; *Buste de la Méduse* ; Roma, Musei Capitolini ; 1640
Source : https://it.wikipedia.org/wiki/Medusa_(Bernini)#/media/File:Medusa_Bernini_Musei_Capitolini.jpg
(consulté le 15.03.21)

Fig. 8 - Logo Versace ; Depuis 1978
Source : https://cdn.1min30.com/wp-content/uploads/2017/04/logo-Versace.jpg
(consulté le 03.03.21)

Fig. 9 - Los Angeles Fashion Week: One Medusa too many at Sue Wong ; 2015
Source : https://www.latimes.com/fashion/alltherage/la-ar-los-angeles-fashion-week-one-medusa-too-many-at-sue-wong-20150310-story.html
(consulté le 18.03.21)

Je soussigné confirme avoir réalisé le présent travail de manière autonome et personnelle. Les sources de toutes les formulations, idées et théories d'autres personnes utilisées sous forme de textes, tableaux, images et illustrations sont indiquées dans les notes de bas de page.
Le présent travail n'a encore jamais été présenté sous quelque forme que ce soit à des autorités d'examen.

Berne, le 25.03.2021

Béatrice Benvenuti

IMPRESSUM

Thèse de Bachelor
Béatrice Benvenuti

Mentorat
Miriam Koban

Typographie
Messina Serif
Messina Sans

© Haute école des arts de Berne, 2021
Bachelor communication visuelle